

Mes années Prat's -Octobre 1941, juillet 1946-

(Souvenirs anecdotiques)

C'est la guerre de 1939-1945 qui est la cause de mes études à l'Ecole Pratique de Commerce et d'Industrie de Cluny.

Mes parents, habitant à La Guiche, avaient formé le projet de m'inscrire à l'ENP de Chalon sur Saône mais les événements de cette époque en décidèrent autrement.

En juin 1940 la France capitule devant l'Allemagne. Après l'armistice la France est divisée en deux zones, une occupée par les armées allemandes et une dite libre, dirigée par le maréchal Pétain dont le gouvernement s'installe à Vichy. Chalon est en zone occupée. La Guiche et Cluny sont en zone libre.

C'est donc la Prat's qui me recevra !

Encore fallait-il que je réussisse au Certificat d'Etudes Primaires Elémentaires, condition sine qu'anon, pour être admis à cette école renommée dans le centre-est de la France.

Connaissant le garçon fantasque que j'étais, mes parents prirent l'avis de mademoiselle Berthenet, mon institutrice d'alors: Serge est capable de tout leur dit-elle, il peut être le premier ou le dernier du canton !

Les épreuves se déroulent à La Guiche début juin 1941. Je ne suis pas premier mais second, ce qui n'est pas si mal !

Je suis bon pour la Prat's !

Nous sommes en juin et la rentrée à lieu en octobre, il n'y a pas de temps à perdre pour tout préparer...

Mes parents et moi firent plusieurs voyages à la Prat's à Cluny où nous rencontrèrent le directeur d'alors, monsieur Manceau et le célèbre surveillant général monsieur Doridon, dit « le pouinche » pour définir les conditions matérielles et financières de l'internat.

En raison de la disette, en tout et pour tout, qui sévit en France depuis l'occupation allemande, mes parents sont dispensés de me fournir un uniforme dans mon trousseau d'élève interne, mais la casquette reste obligatoire ! Je ne la porterai qu'une seule fois pour la photographie !

Il fallait aussi une malle en bois, de dimensions précisées et fermant à clé, dont la fabrication fut confiée au menuisier Sutet à La Guiche, ainsi qu'une boîte à chaussures, « la zacheusse » avec brosse et cirage et une boîte à provisions « la zaprov » qui furent réalisées par mon père. Plus tard il y eut la « zadress » pour les accessoires de dessin.

C'est au cours de ces voyages, effectués souvent à bicyclette, que nous fîmes connaissance de monsieur et madame Duplessis, Cycles et Motos, rue du colonel Leschères, qui furent mes

correspondants durant toute ma scolarité à Cluny et dont le fils Georges dit « Pépé », également « prat'sien » fut un grand copain.

Mon vélo que j'utiliserai au moment des vacances pour rentrer à La Guche sera déposé chez eux.

Rentrée d'octobre 1941.

Je fais connaissance de l'internat, du règlement, des dortoirs, du réfectoire, des salles de cours...des promenades surveillées du dimanche en rang par trois sur les petites routes des environs : Château, Lournand, Jalogny, pont de la Levée ...

Je ne souffre pas trop de cette vie et me lie assez vite avec ces nouveaux camarades, dont Félix Bourret dit Fédé, tous vêtus de blouse grise ou noire et coiffés d'un béret basque, qui sera dépucelé par les anciens

La communauté des élèves se décompose ainsi : Les conscrits, ceux de 1^{ère}, les biscrits de la seconde année, les soushypocastors en 3^{ème}. Puis viennent les hypocastors en 4^{ème} et enfin les Kstors qui préparent le concours d'entrée aux Arts & Métiers.

J'apprends la définition du conscrit qu'il faut, selon la tradition, déclamer aux plus anciens qui en font la demande : « Un conscrit est la cent millionième partie du téton gauche d'une puce male que l'on a passé à la raboteuse, à l'étau-limeur, à la fraiseuse...etc. (il faut citer toutes les machines des ateliers) pendant cinq ans. Nous en concluons que le conscrit est un être infiniment petit » A défaut de connaître cette définition on a droit à un tape-cul... petits bizutages sans rigueur.

Nous avons souvent un k'stor protecteur, sorte de redresseur de torts, pour nous protéger des tracasseries qui pourraient nous causer d'autres élèves. J'en ai eu plusieurs dont le k'stor Kou (nom oublié) humoriste à ses heures et Lanovaz, le résistant de la prat's.

-Octobre 1941-juillet 1942.

-Je rentre en « préparatoire ». Cette classe qui ouvre pour la première fois équivaut à la 6^{ème} des lycées de l'époque.

C'est une dame, dont j'ai oublié le nom, qui sera, pour nous les « conscrits », notre professeuse unique en toutes matières, une super institutrice en quelque sorte !

A la fin de l'année ces cours seront sanctionnés par un examen, le DEPP (diplôme d'études préparatoires professionnelles) que nous irons passer au Cours complémentaire. (Aujourd'hui place du 11 août 1944) C'est nouveau. Je serai reçu, bien sûr !

Aux ateliers, dont le chef des travaux est Mr Delouche dit « le spada », nous serons initiés aux travaux manuels à raison d'un trimestre par spécialité. Nos mentors seront : Mr Albert Tessargé, dit

« le bébert », pour l'ajustage et la mécanique et Mr Guillotin, dit « le coin-coin » pour la forge. Pour la menuiserie que nous appelons « la potax » j'ai oublié le nom de notre initiateur.

Les notes.

La moyenne mensuelle des notes obtenues pour les devoirs, interrogations écrites ou orales donne lieu à l'établissement d'un billet de couleur qui est adressé aux parents à l'aide d'une enveloppe timbrée que nous devons fournir.

Billets : Rose Très bien, Jaune : Bien, Bleu: passable, Vert avec palmes pour : devoirs non faits, leçons non sues, mauvaise conduite. Bleu et vert m'ont souvent été attribués ! Il m'est arrivé d'en avoir avec les trois palmes !

Chaque matière enseignée donne lieu à une composition trimestrielle dont la moyenne des notes détermine un classement. Parfois je me place juste un peu avant l'antépénultième... ! Inutile de préciser que je n'avais pas droit aux félicitations.

La discipline.

Monsieur Doridon, « le poinche », est le surveillant général de la Prat's.

Il est bourru et allonge parfois des taloches aux récalcitrants. Nous le craignons et nous filons doux en sa présence. Quand survient un chahut dans une salle d'étude où quelque part ailleurs on l'entend tonitruer « Bande de viaux ! Bande de rossards ! Vous serez tous collés dimanche ! » C'est un ancien gendarme mais il a bon cœur.

Il tient, sous le préau, un petit magasin de fournitures scolaires; quand les élèves y ont recours, la note est envoyée aux parents. Il lui arrive parfois de vendre quelques douceurs, des ersatz de confiseries d'avant-guerre. Le sucre et le chocolat sont des produits introuvables à cette époque. Là, les élèves paient avec leur argent de poche.

Il y a aussi les surveillants, les pions, dont beaucoup seront présents tout au long de mes années Prat's.

Mr Curtil, l'ingénieur des douches dit « Zanouille » pas très futé et célèbre pour ses réparties.

Le « Sosse », dont j'ai oublié le patronyme, qui dans l'armée avait servi comme observateur dans les ballons « saucisses » d'observation d'où son surnom, et dont les exploits furent célébrés dans une chanson que fit le castor Kou [1].

« Bas-duc's », (nom oublié) parce qu'il est petit. Il opère souvent comme surveillant de nuit aux dortoirs.

Un autre pion dont seul le souvenir de son costume kaki de « démobilisé » et de son chapeau de feutre marron m'est resté.

Un autre encore, un jeunot bien sympa, qui un dimanche de promenade surveillée, nous a laissé aux Griottons où une jeune fille l'attendait, en nous demandant d'être tous de retour à 16h30. Vive la

liberté ! Nous nous sommes éparpillés jusqu'en ville où nous avons été remarqués, évidemment !
Renvoi du pion. Dommage, celui-là il était gentil !

Tous ces surveillants nous punissent à coups de rappels à l'ordre qui abaissent d'un point la note de conduite. Certains y vont de cinq rappels à la fois ! Pas étonnant, en raison de mes bavardages en étude, que j'écope souvent d'un billet vert pour mauvaise conduite ! Kou, qui fut aussi un de mes K'stors protecteurs, ne manqua pas de dédier une ode à Saint Krappel ! (Saint Krapel priez pour nous...)

L'internat

Durant tout mon internat j'ai dormi dans le même dortoir au premier étage de l'aile Est de la Prat's. Il y en avait deux à cet étage, séparés par la chambre à deux portes du surveillant. Il en était de même sur l'aile Ouest pour les hypos et les K'stors. Dans chaque dortoir, 40 à 50 lits en fer alignés en deux ou trois rangées, avec au pied de chacun d'eux la malle personnelle de l'élève.

Sur un des murs latéraux du dortoir un long demi cylindre en tôle zinguée, sert de lavabo collectif. Il reçoit l'eau froide distribuée par un tuyau comportant des becs d'écoulement.

Pas de chauffage dans les dortoirs ! L'hiver nous faisons notre toilette le soir car les matins d'hiver sont très froids et bien souvent le gant de toilette que nous accrochons à la tête du lit se trouve raidi de glace à l'aurore.

Après extinction de la lumière il y a souvent des bavardages entre élèves et parfois du chahut que le surveillant, (Zanouille ou Baduc's), tente difficilement de réprimer. Quand il est à un bout du dortoir, c'est à l'autre extrémité qu'on s'agite... Il a beau s'approcher pieds nus, en catimini, l'alerte est donnée par les « tusse-tusse » qui se passent d'un lit à l'autre, il ne trouve que de gentils garçons qui dorment sagement ! Pour ralentir sa course rapide et furtive il nous arrive de décaler un peu les malles qui sont aux pieds des lits ou parfois de placer dans les allées de passage quelques coquilles de noix... Aïe ! Ouille !

Ce n'est pas tout encore, quand il réussit à faire régner le silence dans un dortoir c'est l'autre qui remet ça !

Un soir alors que les « tusse-tusse » avaient cessé, que le calme semblait revenu et que la voie semblait libre, je lançais un strident cocorico ! Malheur ! La dernière note sortant de mes cordes vocales n'avait pas fini de retentir que Zanouille surgissait au pied de mon lit ! « Neune ! C'est not' coq de La Guiche qui s'égosille comme ça ! Neune s'pas ! On va l'envoyer chez les poules de son pays où il pourra caqueter tout son saoul ! »

J'ai été exclu trois jours, ce qui allongeait d'autant mes vacances de la Toussaint ! Mon père trouva que c'est lui qui était puni !

Ces petits désordres n'ont pas lieu tous les jours mais il y a des périodes où ils sont plus fréquents, peut être avions-nous besoin de nous amuser aux dépens des surveillants et d'égratigner la discipline qu'ils voulaient trop rigide !

Le matin, réveil à six heures trente. L'hiver, la sortie du lit n'est pas aisée et pour gagner quelques secondes de douceur sous les couvertures, beaucoup comme moi ne s'exécutent que lorsque le surveillant vient les secouer !

Puis c'est la descente au réfectoire pour le Zao'l's (café au lait) avec une tranche de pain sec bien calibrée !

Les douches.

En ces temps de restriction le charbon est rare. La périodicité de l'accès aux douches collectives ; la durée de l'opération et la température de l'eau s'en ressentent.

Quand notre tour arrive nous nous y rendons encadrés par « l'ingénieur des douches » Zanouille, qui tel un capitaine à la barre de son navire, manœuvre fièrement les mélangeurs et robinets d'eaux chaudes ou froides !

Nous nous plaçons à deux ou trois sous la même pomme de douche et suivons le rythme imposé : « Neune Mouillez ! » ! Une eau pas très chaude nous arrose parcimonieusement pendant une ou deux minutes puis s'interrompt au commandement « Neune Savonnez ! » Ce que nous faisons jusqu'à ce que retentisse : « Neune Rincez ! Il faut faire vite, Zanouille est très économe de cette eau à peine tiède, ce qui par ailleurs en hiver, ne nous invite guère à nous y prélasser .Après nous être rhabillés, Zanouille vérifie à la sortie que nos cheveux soient mouillés, preuve que nous nous sommes bien douchés.

La bectance.

Au réfectoire, où nous prenons nos repas par table de huit, nous avons tous un petit casier dans lequel nous rangeons notre serviette. Je possède toujours l'étui que ma chère maman avait brodé pour ce faire.

Je garde un très mauvais souvenir de la nourriture qui nous était servie en ces temps de restrictions. Il est vrai que j'étais très difficile et ne mangeais pas ce qui ne me plaisait pas. J'étais un dévidaire dit on en en patois charollais.

Les rutabagas et les topinambours cuisinés à l'eau claire étaient presque quotidiens. Les matières grasses étaient inconnues ou utilisées si parcimonieusement qu'elles en devenaient indécélables. Nous ne risquions pas d'être observés par les yeux de la soupe !

Il me semble encore sentir les odeurs qui envahissaient tout le quartier lorsque des tripes, couilles de nègre disions-nous, étaient au menu...On est loin des madeleines de Proust !

Le pain, obsession de l'époque, prédécoupé en tranches, était distribué par le personnel. Les adolescents que nous étions, classés dans la catégorie J3 des cartes de rationnement, avaient droit à 350 grammes de pain, pâtes et farines par jour. Une tranche de pain, paraissant plus petite qu'une autre, déclenchait cri et protestation de l'élève qui la recevait.

Ma tante Marie du Jura, m'adressait parfois des tickets de pain, avec lesquels mon copain Pépé Duplessis m'achetait du pain en ville quand j'avais quelques sous pour ce faire. Le matin, je n'étais pas le seul ravitaillé de cette manière. Les profs qui œuvraient le matin entre huit et neuf en avaient

pris leur parti et fermaient les yeux sur ces élèves affamés, qui durant le cours, mâchaient du pain en se cachant.

Je ne me souviens plus à quel moment de la journée nous avions accès à la « za prov » boîte à provisions, complément alimentaire pour obvier à la triste et maigre cuisine de la prat's. Certains élèves, enfants de commerçants aisés ou de riches cultivateurs, détenaient, en dépit des restrictions d'alors, des trésors de boustifaille dans leur zaprov : pâtés, jambon, fromages, confitures, chocolat et autres douceurs qui faisaient saliver les quelques crevards, qui comme moi, avaient déjà vidé leur zaprov des chiches compléments que leurs parents avaient difficilement pu réunir avec les tickets de rationnement...A moins d'un colis inespéré et plutôt rare il fallait patienter jusqu'à EX=0.

Tu « bégales ? » mendions nous aux copains mieux lotis, pour un petit bout de chocolat ou de fromage.

Habitudes

Tous les lundis, après le repas de midi et avant la reprise des cours, nous sommes invités à décrotter nos chaussures sous le robinet de la cour centrale et à les cirer avec brosse et autres articles contenus dans la « zachauss »

-Le soir, après souper, des K'stors regroupés dans un coin du préau sur le plateau, malgré l'interdiction, fument en cachette une cigarette qu'ils se repassent de l'un à l'autre. Le tabac est rare à cette époque et il faut être majeur pour y avoir droit par le biais d'une carte dite de rationnement. Si un surveillant a l'air de se diriger dans leur direction il y aura toujours, quelqu'un qui les avertira par un « tusse !tusse ! » On raconte même que Zanouille avait porté le motif suivant à un élève pris à fumer : « Fume derrière un pilier et le met dans sa poche quand j'arrive ! »

Même en ville, fumer était interdit aux élèves. Etre vu à le faire déclenchait aussitôt un avertissement adressé aux parents.

Loisirs.

Un camarade externe, Livrozet [2], dont le père est tailleur d'habits à Cluny, pratique le scoutisme aux Eclaireurs de France. Son enthousiasme pour ces activités me convainc d'y participer. Certains de la laïcité de ce mouvement mes parents donnent leur accord. Le chef de troupe est Béberr Tessarge des ateliers. Je suis de la patrouille des écureuils : Ecureuil agile ! Mes sorties des Eclaireurs sont nettement plus divertissantes que les promenades dominicales sous la surveillance d'un pion !

La guerre.

Les gosses de douze à treize ans que nous sommes s'intéressent à cette guerre qui s'étend en Europe et sur d'autres continents. A la Prat's nous ne recevons pas de journaux, nous n'avons pas la TSF (la radio) et ce sont les élèves externes qui nous rapportent ce qu'ils apprennent à l'extérieur.

Sans déclaration de guerre les Japonais attaquent la flotte américaine à Pearl Harbor L'Angleterre est bombardée par l'aviation allemande.. Les armées du Reich envahissent l'URSS...

L'horizon est plutôt morose... mais nous continuons à dessiner des croix de Lorraine et à écrire « Vive de Gaule » un peu partout. Le mur qui surplombe la ville au bout de la promenade du Fouettin, par les gravures que nous y avons faites, doit s'en souvenir encore !

On tente de nous endoctriner et de nous rallier au Maréchal, chef de l'Etat français d'alors qui s'est substitué à la République après l'armistice de juin 1940.

Pour cela on nous emmène, une ou deux classes à la fois, au théâtre, (aujourd'hui cinéma Les Arts) place du Marché .où nous retrouvons des élèves des Arts & Métiers.

La salle est bondée. Sur la scène il y a notre directeur, monsieur Manceau avec plusieurs messieurs coiffés de bérets ornés de la francisque, insigne de la légion française des combattants. Tous ces messieurs péorent et tentent de nous haranguer, nous les jeunes espoirs de la France ! Les gadzarts, plus âgés que nous, manifestent leur désaccord par des « hou-hous » que nous reprenons à notre tour. Courroux des animateurs, consternation générale et retour à la Prat's. Il n'y aura pas de suite. A part le directeur, je pense que l'ensemble des profs et pions approuvent notre attitude

Octobre 1942 Juillet 1943. 1ère A.

C'est en salle « C » qu'ont lieu la plupart de nos cours et études.

Sur tous les tableaux des salles de cours il y a toujours un élève qui tient à jour, la formule « $EX = k$ » EX étant le nombre de jours à patienter avant les prochaines vacances et k la constante mensuelle. Pour les grandes vacances EX devient GEX. Oh combien important, pour les internes qui ne retrouvent leur famille qu'à la Toussaint, Noël, Paques, et grandes vacances (Juillet, Août, Septembre)

C'est à cette rentrée qu'il me faut faire un choix pour les langues étrangères.

Anglais ou Allemand. Je me range à l'avis de mon papa, classe 1922, qui a fait son service militaire en Allemagne après la guerre de 14-18. Il ne croit pas à la victoire des boches et pense que cette langue me sera utile quand à mon tour j'irai en occupation de l'autre côté du Rhin !

J'en ai encore le regret. En anglais j'aurais eu la « Mésange », dont j'ai oublié le nom, comme prof, plus mignonne et plus gentille que le Saxon.

Plus tard j'ai beaucoup voyagé sur la planète...on ne m'a jamais demandé : Sprechen sie deutch ?

Au cours de cette année scolaire je fais connaissance des professeurs célèbres dans l'histoire de la Prat's.

-Mademoiselle Zimberlin, la « Zim », Prof de français. Nous la craignons et l'adorons à la foi. Pour une interrogation au tableau, conjuguer un verbe par exemple, il n'y a que deux notes : Zéro ou dix ! Tu sais ou tu ne sais pas !

C'est elle qui nous a dit un jour : Mes enfants, dans la vie il faut avoir de l'ambition : Il vaut mieux vouloir devenir général et de n'arriver qu'à lieutenant plutôt que de rêver d'être caporal, d'y arriver et de le rester.

Je l'entends encore nous répéter : Je n'aime pas les Allemands et encore moins les Italiens ; ce sont des fourbes !

C'est avec elle que je découvre les classiques : Molière, Racine, La Bruyère, Boileau...et bien sûr Lamartine...dont je récite encore aujourd'hui certains passages que nous devons apprendre par cœur

-Monsieur Courbet, dit « le creux », prof de maths et physique.

-Madame Courbet, « la courtosse », prof de maths, chimie et physique.

A une composition trimestrielle de géométrie je lui cause une surprise énorme; elle m'attribue un 19/20 me reprochant seulement d'avoir été obligé de redémontrer des théorèmes que j'aurais dû savoir par cœur si j'apprenais mieux mes leçons ! Elle s'est toujours demandé si je n'avais pas copié. Non je n'avais pas pompé... ! A la compo suivante elle m'isola loin de mes camarades après avoir vérifié que je n'avais pas de sèches avec moi !

-Monsieur Verchère, le « saxon » prof d'allemand. Quand nous sommes dissipés il se met en rogne et nous commande plusieurs fois : assis ! Debout ! En allemand. C'est de la discipline à la prussienne.

-Monsieur Daget, dit le « boxeur » prof de maths et dessin industriel.

-Monsieur Albert Schmidt, prof de dessin industriel, toujours calme et souriant. Tout se passe en douceur avec lui. Je ne me souviens pas l'avoir entendu une seule fois nous rappeler à l'ordre.

-Histoire Géographie, je n'ai pas gardé en mémoire le nom de ce prof dont la pédagogie consistait à nous dicter le contenu de nos livres d'histoire et de géographie puis de contrôler nos cahiers.

-Monsieur Petit, prof d'éducation physique qui nous emmène parfois courir sur le Fouettin ou dans une salle de sports en ville, aujourd'hui « Ecuries St Hugue ».

-Un prof de chimie, un peu bizarre, voire dérangé, qui a disparu rapidement.

Pour les cours de physique et de chimie nous allons parfois dans l'amphithéâtre situé en sous-sol à l'extrémité ouest du couloir central.

Travaux manuels

Aux ateliers, j'ai choisi l'ajustage et c'est donc avec le « bébert » Tessarge que je m'initie au travail de l'acier. Le premier exercice qui nous est proposé consiste à diminuer de moitié l'épaisseur d'un bloc d'acier à l'aide du bédane, du burin et du marteau après avoir dressé, à la lime de 2 au paquet, trois

faces d'un même sommet. Gare aux doigts ! Le Bebert n'accepte pas que nous les protégeons avec des chiffons ou des plaques de caoutchouc. Nous apprenons à affûter nos bédanes et nos burins sur la meule à eau en grès.

Puis succèdent des travaux à la scie à métaux et à la lime. Usage du marbre et de la sanguine, de l'équerre, du vé, du trusquin, du pied à coulisse...

Anecdote.

Tous les jours, un peu avant huit heures, j'ai pris l'habitude de me poster à l'extrémité de l'aile Est pour voir l'arrivée des externes et plus particulièrement de mon copain Pépé Duplessis. C'est un peu comme un souffle de liberté extra muros qui vient vers nous les reclus. Ils nous apportent les dernières nouvelles et parfois quelques commissions que nous leur avons confiées.

C'est un de ces matins, au même endroit, on devait être en hiver, qu'un de mes camarades, interne et crevard lui aussi, découvre, à travers le soupirail non fermé devant lequel nous nous trouvons, qu'un énorme tas de pommes de terre a été stocké ici. Ouah ! Je vais, me dit-il, emmancher une pointe à tracer sur une grande perche pour en piquer quelques-unes. Viens ce soir après l'étude, tu feras le pet. Nous récoltâmes quelques « truffes » que nous fîmes griller ; en tranches, le lendemain pendant la pause, sur le poêle de l'atelier. Le Bebert laissa faire, il ignorait la provenance de ces patates !!

Au cours de ces grillades et pour épater les copains je faisais rougir l'extrémité d'une lame de scie à métaux et me la posais sur la langue ... une fraction de seconde !

Espièglerie

En étude, salle C, un camarade mâche une boulette de papier qu'avec sa règle il envoie au plafond où elle reste collée. Deux ou trois autres l'imitent et améliorent le truc. On découpe des petites figurines, en forme de pendu, reliées à la boulette par un fil. C'est moins facile à lancer mais certains y parviennent. Le fin du fin est de mettre un nom sur le pendu de papier : Zanouille, le Poinche, les pions et bientôt tous ceux qui ne sont pas sympas avec les élèves se retrouvent pendus au plafond ! Quel scandale le lendemain, le Poinche était en rage. Les fautifs ont du se faire connaître et les parents ont été avertis. Pour une fois je n'étais pas dans le coup !

La guerre.

Les combats continuent sur l'ensemble des fronts mais l'espoir renaît un peu.

Les Etats Unis déclarent la guerre à l'Axe (Allemagne, Italie, Japon)

Les alliés débarquent en Afrique du Nord... Les allemands envahissent la zone libre. La flotte française se saborde à Toulon. Les soviétiques stoppent les armées allemandes devant Stalingrad. Des raids de mille avions bombardent chaque jour l'Allemagne et le nord de l'Italie. Souvent la nuit nous entendons leurs vrombissements à l'aller comme au retour.

Suite au sabordage de la flotte française à Toulon, les écoles de la Marine sont dispersées. Une dizaine d'apprentis marins mécaniciens encadrés par un officier marinier arrivent à la prat's et poursuivent leur formation aux ateliers.

Octobre 1943 Juillet 1944. 2ème A.

Année scolaire la plus mouvementée de mes années Prat's.

Malgré mes résultats pas très brillants je passe en 2ème A

Je retrouve mes profs, les pions et mes copains de l'année passée. Je me souviens encore que l'appel des noms commençait ainsi : Alamagny, Badey, Bavoux, Bourret, Brulard...

Aux « atel's » nous faisons des travaux plus difficiles. Je ne suis pas très adroit, je n'ai jamais su manier parfaitement la lime de « 2 au paquet », limer parfaitement plat et à traits croisés. J'admire ceux de mes camarades qui réalisent des ajustages précis comme celui à queue d'aronde réversible...du vrai travail d'orfèvre !

Nous travaillons aussi aux machines-outils, particulièrement au tour et là je me défend beaucoup mieux.

Incident.

En fin de journée, de temps à autre, à l'heure de l'étude du soir, dans la salle de dessin qui se trouve en face du bureau du surveillant général, un coiffeur vient exercer son art à la Prat's! C'est l'occasion pour certains de sécher l'étude Pour moi, ce jour-là, ce n'est pas le cas, j'en ai réellement besoin. Nous sommes plusieurs à attendre notre tour quand soudain surgit le « poinche »! Bande de viaux ! Bande de rossards ! Filez en étude ! Un sur la chaise et pas plus de deux à attendre! Nous sortons mais au lieu de rentrer en étude je surveille la porte et retourne sur les lieux dès que la place se libère. Je ne suis pas le seul à réagir ainsi et nous voilà de nouveau cinq ou six à attendre quand le « poinche » rapplique à nouveau. Fort courroucé il m'apostrophe : Bavoux : encore ici ! Sortez !

Pour ce faire il me faut me glisser entre lui et une baie vitrée. C'est alors, comme je le craignais, qu'il m'allonge une taloche, qui jointe à mon évitement, envoie mon crâne percuter un vitre qui vole en éclats ! Et que je ne vous revoie plus ici, ajoute-t-il. Décidément je dois garder ma tignasse.

Quelques jours plus tard c'est les vacances de Noël et je rentre à La Guiche. Ma mère me reçoit en sanglots et m'apprends que mon père, pour raisons politiques, a été arrêté le 18 novembre par la police de Pétain. Il a été conduit dans un camp d'internement à Saint Sulpice la Point, dans le Tarn. Elle ne m'a pas prévenu afin de ne pas me troubler et me faire de la peine.

Le lendemain arrive une lettre de la Prat's. Au relevé de mes notes trimestrielles est jointe une demande de remboursement d'une vitre cassée ! Ma pauvre maman n'en peut mais, je lui raconte le pourquoi de cette demande. Prévenu, un frère de mon père, mon oncle Adrien, rassure ma mère : ne réponds pas lui dit-il, je m'en occupe.

A la reprise des cours le Poinche m'appelle dans son bureau. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que votre papa a été arrêté? Vous devez être fier de votre papa !

C'est ainsi que je suis devenu un peu son protégé. J'en ai parfois abusé.

Un jour que je bavardais en étude, le pion m'enjoint d'aller bavarder dans le couloir. Le Poinche m'aperçoit et me demande ce que je faisais là. Monsieur, alors que je demandais à mon copain des précisions sur un devoir, le pion m'a mis à la porte. Venez avec moi, me dit-il; et nous entrons dans la salle où il recadre le pion : quand c'est pour leur travail il faut laisser ces jeunes gens communiquer entre eux. Vlan !

Faits divers

Pépé Duplessis me montre une arme qu'il a dans sa poche. C'est un minuscule et ridicule pistolet à un coup qui ne peut tirer que des « bosquettes » de 6 mm comme celles utilisées dans les tirs de fêtes foraines. Lanovaz qui se trouvait là nous dit : et celui-là ! Il sort de sa poche un véritable pistolet automatique en nous recommandant de ne rien dire. Autant qu'il m'en souviennne, ce n'était pas un gros calibre, vraisemblablement un 7,65, mais un vrai !

A un retour de vacance, revenant de La Guiche à vélo, au col du Loup, je trouve des centaines de tracts anti-nazis que des avions Brittish ont largués trop loin de Cluny. J'en ramasse quelques-uns pour les faire voir à la Zim. C'est bien me dit-elle, donne moi les tous, il ne faut pas en garder, ni en donner à tes camarades, c'est dangereux.

14 et 15 Février 1944

Ce lundi matin il fait très froid, la neige tombée ces derniers jours recouvre encore les toits et les terrains. Alors que j'attends l'arrivée des externes je remarque des mouvements devant l'entrée de la Prat's et sur le Fouettin. Des soldats allemands s'agitent autour d'une mitrailleuse sur son trépied, d'autres vont s'installer dans un champ situé derrière le préau qui se trouve sur le plateau. Des « K s'tors » qui les ont aperçus leur balancent des boules de neige par-dessus le toit du préau ; boules qui leur sont renvoyées par les trouffions teutons.

Personne ne pressent que quelque chose de sérieux est en train de se produire. Il n'y a pas de troupes allemandes cantonnées en permanence à Cluny et nous pensons qu'il ne s'agit que de manœuvres d'entraînement.

Monsieur Curtil nous enjoint de dégager les lieux.

« Neune s'pa » une balle perdue peut vous atteindre. Neun ! À la guerre de 14, il a reçu une balle qui s'était logée dans la boîte de sardines qu'il avait dans sa capote ! Neune ! Ce n'était pas son sang qui coulait, mais l'huile des sardines ! »

Dans la journée les cours se déroulent presque normalement mais les profs semblent inquiets. Leur anxiété nous gagne et peu à peu nous réalisons de la gravité de ce qui se passe.

Le lendemain, mardi, aux atels, le Bébert Tessarge et le Coincoin Guillotin semblent préoccupés, et observent continuellement ce qui se passe de l'autre côté de la rue qui longe le Fouettin.

Tout à coup, nous apprenons que mademoiselle Zimberlin vient d'être arrêtée dans la salle de classe où elle opérait. Nous sommes sidérés. Notre insouciance de gamins de 13 à 14 ans fait place à la peur. Le lendemain on nous dit que plus de soixante personnes ont été arrêtées [3] en ville et rassemblées par les allemands aux Arts avant leur départ-nous l'apprendrons plus tard- vers le fort Montluc à Lyon puis vers les camps de déportation en Allemagne.

Le lendemain ou le surlendemain monsieur Petit nous conduit à la salle de gym en ville. De loin nous apercevons des soldats allemands sur la place devant les Arts. Monsieur Petit nous rassemble en rang par trois. Redressez-vous, marchez au pas nous dit-il, soyez fiers, ignorez les et ne les regardez pas.

Mardi 6 juin 1944.

Comme tous les matins avant huit heures, je guette l'arrivée des externes, quand je vois venir mon copain Pépé Duplessis, courant et criant comme un fou : Les Anglais ont débarqué ! Ce que confirment d'autres externes, tous aussi délirants, arrivant derrière lui. C'est encore très vague mais l'exaltation devient totale quand les professeurs confirment ces nouvelles. Pas question de cours en classe, nous voulons tous en savoir d'avantage, nous parlons avec les professeurs, nous ressentons combien l'événement est capital ! Nous crions des slogans et chantons des airs patriotiques : la Marseillaise, l'Internationale... Nous pensons à la Zim, on ne sait ce qu'elle est devenue, mais combien elle aurait été heureuse de partager cet entrain. De temps à autre quelques nouvelles supplémentaires nous parviennent. Elles ont été, paraît-il, entendues sur la BBC ou sur Sottens, radio suisse, dont la neutralité rime avec objectivité.

L'après-midi ma classe se rend aux ateliers où nous retrouvons le même climat d'exaltation, teinté d'inquiétude et d'incertitude quant au déroulement des opérations, la radio officielle annonçant que les tentatives de débarquement ont été repoussées. Mais radio Londres, nous dit-on, annonce que troupes et matériels arrivent sans arrêt sur les côtes françaises !...

Le soir, au dortoir, les choses se précipitent. Il y a là deux ou trois k'stors de 17 à 18 ans, dont Lanovaz, qui par suite de manque de place logent avec les plus jeunes. A peine sommes-nous arrivés à la chambrée que Lanovaz demande à « Baduc », surveillant ce jour-là, d'ouvrir la porte du vestiaire qui se trouve à l'étage supérieur. Ce n'est pas le jour lui est-il répondu. On n'en a rien à foutre ! Les k'stors s'élancent dans les escaliers et enfoncent la porte qui leur est défendue. On les voit revenir avec des sacs tyroliens, des couvertures roulées et des vêtements. Lanovaz est armé d'un pistolet et un autre de ce qui me semble être une mitraillette. Les voyant, « Baduc's » les apostrophe : « Jeunes gens je suis certain de votre patriotisme mais l'école, vis-à-vis de vos parents, est responsable de vos personnes, vous ne pouvez agir ainsi » Ta gueule ! lui est-il répondu. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, « Baduc' » se retrouve ligoté sur son lit

A peine remis de nos émotions, nous voyons débouler monsieur Delouche, « le spada ». Il paraît très agité : a-t-il un peu trop arrosé l'événement ? Il brandit une sorte de pistolet très long. Nos « k'stors » sont là, fin prêts, habillés, chaussés et sac au dos. Avant de partir, leur dit-il, on va dire deux mots à « Tujurs » notre directeur Manceau réputé pétainiste.

Le moment de stupeur passé et sans vraiment comprendre pourquoi, nous voilà tous en cercle, armés de polochons que nous faisons pleuvoir sur des camarades -ce qui est méchant- dont les parents seraient des collabos. C'est une vraie révolution de dortoir ! Nous en oublions même « Baduc's » ligoté dans sa chambre ! Nous le reverrons au petit matin. Je ne sais si nous avons quelque peu dormi cette nuit-là.

Le lendemain, de notre seule initiative, nous les internes décidons de quitter l'école et de rentrer chez nos parents. Comment cela nous est-il venu? Nous ne faisons ainsi qu'avancer d'à peine un mois la date des vacances.

Je me vois encore faisant glisser ma malle dans les escaliers pour la déposer ensuite chez mon copain Pépé Duplessis. J'y récupère mon vélo et je rentre à La Guiche. C'est au col du Loup, devant le café du même nom, que je rencontre, pour la première fois au grand jour, deux maquisards en armes.

J'apprendrai plus tard que Félix Bourret et Laget partis à pieds avec leur cartable, pour se rendre à Villefranche, avaient été arrêtés sur la route de Lyon, par une patrouille allemande qui, après les avoir contrôlés et constaté la présence du « Deutsche Lehrbuch » dans leurs bagages ; les avaient emmenés jusqu'à leur destination !

.

Octobre 1944, Juillet 1945.3ème N.

Je retrouve mes anciens copains ; nous avons beaucoup de choses à nous raconter sur ce que nous avons fait et vécu après notre départ précipité du 7 juin dernier.

J'apprends que Jean Rigollet et Guy Josserand que je revois encore dans sa blouse grise, ont été abattus par des miliciens français.

Mes mauvaises notes de l'année passée me valent de quitter les classes préparatoires aux Arts. Cette année scolaire se fera donc en 3ème N, encore appelée 3èmeIndus,

Il y a deux militaires en uniforme parmi les élèves. L'un d'eux est superbement vêtu, à l'américaine, avec galons et fourragère. Il prépare les Arts. Monsieur Daget, le boxeur, l'appelle le caporal. L'autre, en uniforme kaki, est moins voyant, il est dans ma classe. Nous sommes impressionnés par ces deux garçons, un peu plus âgés que nous, qui ont pris part aux combats.

La nourriture à la Prat's est toujours aussi peu appétissante. Les cartes de rationnement sont toujours en vigueur, et le pain rationné.

De La Guiche j'ai ramené un vieux revolver à barillet, système Le Fauchoux, cartouches à broche, modèle 1892, trouvé dans un tas de ferraille chez un copain. Il est inoffensif, l'homme au chapeau feutre marron, me le confisque et au lieu de me le remettre plus tard comme il me l'avait promis il le donne à monsieur Verchère qui fait alors office de directeur. Je suis mis à la porte pour huit jours ! Mon papa n'est pas très content et je fais repentance

Je ne suis pas bien portant, je suis amaigri. Mes parents se font beaucoup de soucis. Aux dernières vacances, ils m'avaient déjà fait examiner par un médecin. On me fait de l'auto hémothérapie, je prends quelques fortifiants, dont l'huile de foie de morue. Berque ! Ce n'est pas bon ! Mon état ne s'améliorant pas, je rentre chez mes parents peu avant Pâques. Je ne finirai donc pas l'année scolaire.

Octobre 1945. Juillet 1946.

Je retrouve la Prat's en 3ème Indus. C'est presque un redoublement.

Quelques noms d'élèves me reviennent : Pagès, Antoine Plat, Raymond Cardinal, Houbre, Furin,...

En raison de ma santé encore fragile mes parents me mettent en pension chez madame Machon, 24 rue du colonel Leschère. Ce n'est pas très loin de l'école que je rejoins en empruntant la rue Joséphine Desbois.

Ce n'est pas moderne à la « Machonnière », il n'y a pas l'eau courante, nous sommes quatre dans la chambre, nous faisons notre toilette avec des cuvettes et il faut évacuer l'eau usée avec des seaux. Il n'y a pas de sanitaires, mais nous avons la chance de pouvoir utiliser ceux publics, justes en face dans la rue ! C'est mieux que la cabane au fond du jardin ! Ce genre de confort ne nous surprend pas. A cette époque il en est ainsi dans la plupart des foyers.

Mais l'ambiance est familiale, adieu dortoir, réfectoire et malbouffe, pions et étude surveillée...Madame Machon est une bonne hôtesse. Elle cuisine bien ce qui est primordial pour nous, je la soupçonne même d'avoir des « combines utiles » en ces temps de tickets de rationnement encore en vigueur...Ce régime me convient parfaitement.

Je suis premier de ma classe et la couleur de mes billets flirte avec le rose et le jaune ! Je ne bavarde plus en étude ! « L'élève Bavoux a mérité les félicitations du conseil des professeurs » a été ajouté en rouge sur mon premier bulletin trimestriel. Les profs n'en reviennent pas !

Nous avons un professeur de dessin très sympa, monsieur Dunand, que nous surnommons « la fraise » à cause de son nez ! Il me montre le dessin qu'il fait pour le monument commémoratif à la mémoire des FTP morts en juin 1944 dans les combats avec les Allemands au col du Boisclair.

Mademoiselle Vassalié, « la Lulu » est notre prof de français, d'Histoire et géographie. J'aime bien ses cours. C'est elle qui me fait découvrir Marcel Pagnol et Emile Verhaeren. Nous la chahutons un peu. Dans la salle de cours, certains élèves se placent au premier rang, au plus près de l'estrade et de la table qui s'y trouve, pour apercevoir la couleur de sa culotte quand la Lulu s'y assied, puis font passer l'information.

Elle habitait 63 rue du colonel Leschère et j'avais remarqué qu'un de nos camarades, plus âgé, Pagès alias « Gandhi » se rendait souvent chez elle, le soir après les cours.... Plus tard, il deviendra son époux !

Notre prof de maths, j'ai oublié son nom, débute dans le métier, je le sens mal à l'aise et peu sûr de lui dans ses démonstrations. Il demande très souvent : qui n'a pas compris ? Si personne n'ose lever la main, je dis-moi ! Je m'amuse à faire l'ignorant, et à lui faire répéter plusieurs fois ce que je connais depuis l'année dernière.

Deux profs à l'atelier : Monsieur Chachuat et notre dynamique monsieur Rey alias Popeye. Nous travaillons beaucoup aux machines-outils : tours, raboteuse, étaux limeurs, fraiseuses, etc.

Raymond Cardinal et moi-même ne nous défendons pas trop mal. Popeye nous confie parfois des travaux, ce qu'il ne fait pas à tous, sur la fraiseuse universelle Gambin ou sur le tour Caseneuve, les deux machines les plus modernes de la Prat's à l'époque!

Un jour où nous faisons les c...à l'atelier, le Spada, pour nous punir, nous ordonne de faire un marteau en acier dur et tout à la main. Ces marteaux sont exactement les mêmes que ceux utilisés aux atel's. Nous faisons semblant d'exécuter ce travail, mais nous récupérons des marteaux que nous faisons rougir à la forge pour les détremper. Une fois refroidis, un joli coup de lime sur toutes les faces donne l'impression d'un marteau tout neuf ! On les repasse à la forge, cette fois pour les retremper !

Au mois de mai, je propose qu'un voyage soit organisé pour une visite de la foire de Lyon, événement important à l'époque. Ma proposition ayant été retenue c'est monsieur Chachuat qui nous y conduit.

Au mois de Juin avec monsieur Chachuat, la 3ème N fait un repas en ville, au restaurant « les Marronniers » Je suis le trésorier de l'opération, mais Houbre oublie de payer son écot...

J'adhère à l'UJRF (Union de la Jeunesse Républicaine de France) anciennement Jeunesse Communiste. C'est monsieur Dunant, le prof de dessin, qui nous patronne. Chaque semaine j'essaie de vendre quelques exemplaires du journal l'« Avant-garde. »

Je lis surtout la revue « l'Aviation » et m'intéresse, avec mon copain René Henry, à tous les projets et aux nouveaux avions qui sortent des bureaux d'étude des sociétés nationales. René a une sœur, c'est la première fille que j'ai embrassée sur la bouche devant chez elle, chemin de Rochefort. !

Déjà je songe à l'après BEI et l'idée de m'engager dans l'Aéronautique Navale et de rejoindre l'école de Rochefort se précise. Ma maman redoute de voir partir son fils. Les idées antimilitaristes de mon papa sont mises à mal.

Le BEI. (Brevet d'Enseignement Industriel)

Fin juin, ont lieux les épreuves du BEI.

Je me sens assez sûr de moi pour ne pas me préoccuper de révisions fastidieuses, sauf en histoire géo.

Je me souviens de l'épreuve de français : une dissertation sur la devise de Guillaume d'Orange : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer »

En maths, le sujet tournait autour du second degré : $ax^2 + bx + c = 0$

Les épreuves les plus longues sont le dessin industriel, 5 heures et l'épreuve d'atelier 35 heures En 1946, l'épreuve se nomme : Principe du mandrin à mors individuel.

Ce montage de sept pièces comporte une base rectangulaire sur laquelle viennent deux glissières pour un coulisseau actionné par une vis à filet carré et ses deux butées. Il nous faut réaliser tous ces éléments.

Mon étourderie me joue un mauvais tour, je me trompe de 0,5 mm au tracé d'une des coulisses et ne m'en aperçois qu'au moment où je vais adapter le coulisseau. Que faire. On ne me redonnera pas de quoi refaire une autre pièce. Nos pièces poinçonnées sont ramassées tous les soirs. Je triche et je ne rends pas la totalité de mes pièces Je garde avec moi la coulisse défectueuse et demande, à monsieur Duplessis, en ville, de me recharger le métal manquant au chalumeau. Hélas, pas de chance pour les tricheurs ! Le métal rapporté présente des soufflures qui ne disparaissent pas à la lime ! Je suis obligé de tout enlever. A la fin des travaux je rends donc un travail dont un des éléments est nul. Ce qui me vaut une note de 11,56/20 en atelier, alors que la note éliminatoire est de 12/20. A cette époque on ne rattrape pas...

Bien que le total de mes points, toutes matières, soit le meilleur du centre, je dois repasser les épreuves pratiques à la session de rattrapage

En octobre, malgré un accident en dessin où ma bouteille d'encre de chine se renverse sur ma feuille, l'affaire est dans le sac et j'obtiens même un 16/20 en atelier. Il y avait beaucoup de travail au tour.

Le 2 janvier 1947, après un mois de formation militaire, je rejoins l'école d'aéronautique de Rochefort.

1944-Mon copain

Georges Duplessis

En 1949, à Madagascar, le grand escogriffe, ancien de la Prat's, devant l'avion dont il est le mécanicien. C'est loin la Prat's !